Norois

Environnement, aménagement, société

200 | 2006/3

Technopôles : un concept dépassé ?

Migration d'actifs vers l'espace « rural isolé ». Éléments d'analyse sur les liens à l'espace d'arrivée

Working migrants towards rural "isolated areas". Elements of analysis on relations with the area of destination

Josette Debroux

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/norois/1817>

DOI : 10.4000/norois.1817

ISBN : 978-2-7535-1548-2

ISSN : 1760-8546

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2006

ISBN : 978-2-7535-0342-7

ISSN : 0029-182X

Référence électronique

Josette Debroux, « Migration d'actifs vers l'espace « rural isolé ». Éléments d'analyse sur les liens à l'espace d'arrivée », *Norois* [En ligne], 200 | 2006/3, mis en ligne le 12 décembre 2008, consulté le 13 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/norois/1817> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/norois.1817>

MIGRATION D'ACTIFS VERS L'ESPACE « RURAL ISOLÉ » ÉLÉMENTS D'ANALYSE SUR LES LIENS À L'ESPACE D'ARRIVÉE

JOSETTE DEBROUX

GRS – UNIVERSITÉ LUMIÈRE LYON 2

Josette.Debroux@univ-lyon2.fr

RÉSUMÉ

Cet article a pour but de montrer que les choix de localisation dans l'espace « rural isolé » (sens INSEE), des migrants actifs, renvoient à l'activation de liens situés dans cet espace. « Espace de référence » ou « espace fondateur » pour certains, il peut, pour d'autres correspondre à l'inscription d'un lien plus récent. S'il existe une correspondance entre investissement local et types de liens à l'espace, c'est surtout la manière dont est envisagée la migration, dépendante des propriétés sociales du migrant, qui permet de comprendre les variations d'investissement dans la vie locale.

MOTS CLÉS : Implication locale – Liens – Migrants actifs – « Rural isolé ».

ABSTRACT

Working migrants towards rural “isolated areas”. Elements of analysis on relations with the area of destination

The aim of this paper is to show how the working migrants choose a place in rural “isolated areas”. They mobilize a link, often built in the past, located in this place. For some people it is a “Reference space” or “founder space” but for other people it can correspond to a recent relation inscribed on this space. Though there is a correspondence between local involvement and their types of links with the territory, the variations of migrants local involvement is better understood by studying the way in which the migration is considered by the migrant himself. The types of links depend on the migrants' social characteristics.

KEY WORDS : Links – Local Involvement – « Rural isolated » – Working Migrants.

Depuis une vingtaine d'années, nombre de discours portant sur la revitalisation de l'espace rural apparaissent à bien des égards comme une entreprise de réhabilitation d'un monde rural qui aurait été trop rapidement jeté aux oubliettes de la société. Cette « renaissance rurale » (Kayser, 1989), spatialement différenciée, s'effectue sur fond de « crise de la ville » avec ses « banlieues difficiles » et ses « quartiers sensibles », de problèmes d'emploi avec le développement de la « précarisation », de risque de « désaffiliation » (Castel, 1999).

Les qualités attribuées à l'espace rural servent souvent d'explication au phénomène de renaissance rurale. Cette explication accorde aux migrants, des catégories de perception communes quels que

soient leur point de départ et leur point d'arrivée (Rosental, 1990). Plus fondamentalement, elle occulte le caractère complexe du phénomène migratoire qui engage des rapports à la famille d'origine, à l'activité professionnelle. Nous avons pu montrer l'intérêt de prendre en compte la socialisation familiale qui produit des dispositions favorables à ce type de migration pour comprendre les migrations d'actifs vers l'espace « rural isolé¹ » (Debroux, 2003). Au-delà de la diversité des origines sociales, des parcours scolaires, des activités professionnelles, des trajectoires spatiales et sociales, nous avons pu mettre en évidence l'expérience commune d'une « marginalité originelle » conduisant ces migrants à se penser « singuliers », « différents », « en décalage ». Porteurs de dispositions hétérogènes et contradictoires qui produisent des incertitudes identitaires, ils sont enclins à fuir les situations établies, les plus étiquetées, susceptibles de les enfermer dans un cadre bien défini. Dans l'espace « rural isolé », ils peuvent trouver les conditions idéales de réalisation de leurs dispositions. La rareté des emplois oblige à créer son activité, à la modeler selon son humeur en mobilisant ses « compétences », ses « envies », à faire un travail à son « image ».

Si ces migrants sont porteurs de dispositions rendant possible la migration vers ce type d'espace (mais ne la déterminant pas mécaniquement), le choix de la localisation ne relève en rien du hasard. Nous supposons que les migrants activent un lien situé dans cet espace dont la force tient moins à sa nature (familiale, amicale, professionnelle, etc.) qu'à la place qu'il occupe dans la configuration des liens que le candidat à la migration peut, à un moment donné de son histoire, mobiliser pour s'extraire d'une situation jugée difficile tout en maintenant sa « singularité originelle ». La force de ce lien est corrélative de l'affaiblissement d'autres liens. Autrement dit, la décision de migrer dans ce type d'espace ne se comprend que resituée dans le réseau de relations d'interdépendance (Elias, 1993) dans lequel le candidat à la migration est inséré à un moment donné de sa trajectoire.

Dans cet article, après avoir présenté quelques caractéristiques de notre échantillon, nous montrerons que le choix de la zone d'arrivée renvoie à l'actualisation ou à la mobilisation d'un lien s'inscrivant dans cet espace quelles que soient les caractéristiques sociales des migrants. Ce lieu de migration peut être porteur d'un passé. Il peut constituer un « espace de référence » dans le sens où l'entend A. Gotman (1999) : les « espaces de référence [...] renvoient à l'ancestralité, aux lieux de l'origine familiale, aux lieux de vie des grands-parents et de naissance des parents, à la mémoire historique non nécessairement vécue et permettent de se situer dans la lignée ». Il peut aussi constituer un espace fondateur : les « espaces fondateurs [...] renvoient aux lieux de la mémoire vivante, auxquels Ego peut revenir imaginativement : lieu de l'enfance, de l'adolescence (ceux-ci peuvent se confondre avec les lieux de référence ou s'en distinguer selon qu'il y ait eu ou non mobilité/migration à la génération précédente); ce sont des lieux de familiarité et de la socialisation résidentielle ». Ces deux espaces peuvent, dans certains cas, être confondus. Ce lieu peut aussi correspondre à l'inscription spatiale d'une relation professionnelle ou amicale, qui peut s'enraciner dans un passé plus ou moins lointain.

Dans un second temps, nous montrerons que selon le type de liens à l'espace mais aussi et surtout selon la manière d'envisager la migration (produit des expériences passées), les pratiques relationnelles et modes d'investissement local diffèrent. La migration peut contribuer à revaloriser une position sociale par le biais de « l'identité locale ». L'identité locale est « l'une des formes, socialement déterminées, de la construction par un individu de son image de soi; en effet, le lieu auquel un individu se rattache est l'une des spécificités sociales qui le définissent, parmi d'autres (le sexe, l'âge, la profession, le statut familial, etc.). On pourrait dire que l'identité locale est une relation entre l'individu et lui-même, médiatisée par le lieu ou la représentation du lieu. L'appartenance locale désigne non plus cette construction de soi mais la relation entre l'individu et un lieu; il se peut que cette relation de co-appartenance soit médiatisée elle-même par une relation de co-appartenance avec d'autres individus : alors, le lieu n'est plus seulement un objet

1. Cette catégorie de l'INSEE a été créée en 1996. L'espace « rural isolé » correspond à l'ensemble des communes rurales et unitaires urbaines de l'espace à dominante rurale et n'étant ni pôle rural, ni sous influence urbaine, ni périphérie des pôles ruraux.

dans lequel se projette ou se reflète une partie de « soi » ; il devient la représentation spatiale d'un groupe d'appartenance.

L'identité locale peut varier, selon les positions des individus, en intensité ; mais l'appartenance locale change de forme : « Elle peut être individualiste ou collective, géographique ou historique, sentimentale ou culturelle... » (Weber, 1989).

Méthodologie

Notre analyse s'appuie sur trente-deux entretiens réalisés dans deux communes voisines du « rural isolé », au sens INSEE, situées à l'est de la Drôme dans un canton qui a gagné de la population depuis 1982. Quelques enquêtés, bien qu'ayant déménagé dans des communes environnantes ont été pris en compte.

Ces communes ont été choisies en raison de leur éloignement des grandes agglomérations pour limiter le plus possible les migrations pendulaires. Nous voulions, en effet, étudier la population active migrante qui travaille en milieu rural. Dans ces deux communes, les migrants actifs représentent une part de plus en plus importante de la population active. Ainsi, pour la commune [A]² en déclin démographique (118 habitants en 1982 et 84 en 1999) les migrants actifs étaient 25 sur 44 actifs en 1982 et 19 sur 31 actifs en 1999. La commune [B] en croissance démographique, (288 habitants en 1982 et 354 en 1999), comptait 25 migrants parmi 103 actifs en 1982 et 82 migrants parmi 153 actifs en 1999. Un recensement des « nouveaux actifs » (arrivés depuis 1982), a été effectué auprès des secrétaires de mairie. Nous ne voulions retenir que des « nouveaux migrants actifs » ne provenant pas des communes voisines. Vingt-quatre ménages ont été recensés dans la commune [A] et 27 dans la commune [B] (Les fonctionnaires ont été exclus, leur migration pouvant résulter d'une migration d'office). Près de la moitié des ménages figurant sur la liste électorale n'habitaient plus dans la commune [A] au moment de l'enquête, nous en avons interrogés d'autres non inscrits sur la liste électorale mais connus des enquêtés. Ce moyen nous a permis d'accéder à des personnes vivant dans un squat, des personnes domiciliées chez d'autres personnes sans que leurs noms apparaissent sur la boîte aux lettres. Dans l'autre commune, nous avons pu trouver 24 noms de la liste fournie par la mairie dans l'annuaire. Pour le choix des enquêtés, nous avons privilégié la diversité des situations, notre hypothèse étant que cette diversité masquait des similitudes de trajectoire sociale (tableau 1).

Du point de vue socio-économique, les deux communes sont différentes. La commune [A] s'est vidée de sa population à la fin des années cinquante, les résidences secondaires représentent près de 70 % des logements. Après 1968, la commune [A] a connu une augmentation de sa population municipale avec le mouvement de retour à la nature. Dans la commune [B], l'agriculture est pérenne, les exploitations disponibles sont peu nombreuses et la pression sur le marché foncier agricole reste forte.

âge des enquêtés	moins de 30 ans		de 31 à 40 ans		de 40 ans à 54 ans	
nombre	3		15		14	
temps de présence dans la région	moins de 5 ans		de 6 à 10 ans		plus de 10 ans	
nombre	15		10		7	
dernière profession du père de la personne enquêtée	agriculteurs	artisans commerçants chefs d'entreprise	cadres supérieurs et professions libérales	professions intermédiaires	employés	ouvriers
nombre	1	5	8	4	6	8

Tableau 1 : Quelques caractéristiques des personnes enquêtées
Some characteristics of interrogated people

2. Pour des raisons d'anonymat, nous ne précisons pas les noms des communes ; par le biais des activités des migrants, il serait alors trop facile de reconnaître nos interlocuteurs.

Les métiers des personnes rencontrées (et des conjoints) sont les suivants : agricultrice pratiquant l'accueil en gîte, restaurateur (pizzeria), aubergiste, commerçante accueil en gîte, agriculteur éleveur de chevaux avec tables d'hôtes, enseignant à mi-temps, guide spéléologue et accueil en gîte, artisan d'art, ébéniste, agricultrice (accueil sous tipis), ouvrier, gérante de magasin, agents de service, imprimeur, éleveur de chèvres, maître auxiliaire, ostéopathe, agriculteur consultant, ouvriers saisonniers (ouvrier forestier, ouvrier à la cave coopérative, etc.), consultant en environnement, animatrice, animateur radio, chargé d'études, éducateur, plusieurs enquêtés étaient sans emploi déclaré, l'un venait de créer une société de vente...

Les différents liens à l'espace

UN ESPACE PORTEUR DE PASSÉ

Pour près des trois quarts des migrants rencontrés, le lieu de migration est porteur d'un passé. Dans les cas de migration de couple, l'un des conjoints, moteur de la migration, a une partie de son histoire en lien avec ce lieu. Comme le remarque A. Zehraoui (1996) à propos de l'immigration, la migration ne s'opère jamais en bloc, un membre du couple précède l'autre ce qui oblige à considérer la trajectoire de chaque migrant de manière individuelle. Il peut s'agir d'un espace « familial et fondateur », territoire d'une partie de la famille et espace de socialisation dans l'enfance. Ce type de lien est minoritaire dans notre échantillon puisqu'il ne concerne que deux cas. Dans les deux cas, le migrant a repris l'activité du parent qui a été son référent.

- Jacques est né en Algérie d'un père espagnol et d'une mère israélienne. La ferme de son oncle à [A] va devenir maison de référence au moment de l'indépendance : « Fallait venir en France donc on est venu à [A]. » Jacques a été pendant un an à l'école de [A] « donc y'a tout plein de souvenirs, voyez c'est pas le hasard, c'est une maison de famille, le temps a passé bien sûr on est parti après dans les Alpes Maritimes ». Toutes ses vacances, Jacques les passa à [A] et quand son oncle cessa son activité d'agriculteur il proposa à Jacques de prendre sa succession. Si, à ce moment-là, le lien de Jacques à [A] était déjà important, il ne l'était pas suffisamment pour conduire Jacques à préférer l'installation sur la ferme de son oncle à sa future épouse. Près de 25 ans plus tard, Jacques, après des problèmes de santé l'obligeant à quitter son emploi de chauffeur routier et après son divorce, reprend la ferme de son oncle avec la même activité d'élevage de chèvres.

- Le lien de Christine à [C], commune voisine de [A], est assez semblable. Fille d'un artisan marseillais, enseignante de gymnastique, elle a passé toutes ses vacances à [C]. C'est par le biais de son oncle qui épousa une fille de cette région que ses grands-parents, puis ses parents ont décidé d'y acheter une résidence secondaire. Suite à une grave dépression liée à une activité professionnelle « qu'elle ne supportait pas », elle s'installe dans la résidence secondaire de ses parents et monte un atelier d'art et tout comme son grand-père fabrique des santons : « [...] C'était pendant la guerre parce qu'il a été obligé de se cacher, parce qu'il a été menacé par la gestapo à un moment donné, et donc ils se sont cachés avec ma grand-mère donc fallait quand même bien qu'ils trouvent 3 sous donc ils avaient eu vent d'avoir la possibilité de vendre des santons et après il a arrêté parce qu'il a trouvé quelque chose qui lui convenait mieux quoi, alors en fait c'est vrai moi toute petite je l'ai vu travailler quoi, je l'ai vu faire, j'étais toujours fourrée dans son atelier, à Marseille. »

Pour ces deux migrants, la valeur de ce lien a bien sûr fluctué au cours du temps, elle a été dévaluée ou réévaluée au gré des événements biographiques.

Plusieurs migrants ont connu ce lieu au moment de l'enfance et de l'adolescence, c'était un lieu « habituel » de vacances les éloignant temporairement d'une famille perçue comme « étouffante ». Certaines familles, pour des raisons diverses, ont eu des effets repoussoir. Comme le souligne C. Bonalet (1993), dans le mouvement de regain d'intérêt pour le rôle des familles dans les destins individuelles, « ce sont surtout ses fonctions de soutien, d'entraide, d'intégration, de mise à disposition des ressources qui sont mises en lumière. On oublie que la famille peut être aussi

génératrice de troubles et de handicaps qui pèsent sur la destinée sociale des individus ». Dans ces cas, l'activité du migrant n'a pas de lien avec un membre de la famille. L'importance accordée à ce lieu n'est pas sans rapport avec l'absence d'autres espaces de référence soit parce que toute l'enfance s'est déroulée dans la même ville avec des déplacements inexistants, soit parce que les déménagements n'ont pas permis de s'approprier un lieu. L'importance accordée au lieu est donc liée à ce qu'il a représenté dans le passé.

- Ce lien a pu être entretenu au détriment de la création d'autres lieux et d'autres liens comme pour le cas d'Aline. « J'ai 51 ans je vivais à Marseille avant et entre 14 et 17 ans je faisais des camps dans la région, des camps d'adolescents et l'attachement à la région c'est vrai que c'est parce que c'était beau c'est vrai que ça représente aussi mon adolescence je suis d'une famille de huit enfants avec tous les problèmes que j'ai pu avoir à l'adolescence avec mes parents mes sœurs mes frères mon caractère et tout ce que vous voulez, c'est... y'a eu quelque chose qui s'est accroché ici alors après je me suis mariée avec quelqu'un qui était de Soissons et on a vécu à Paris pendant 10 ans et on venait en vacances ici donc dès que je me suis mariée c'est une région que j'ai fait connaître à mon futur mari. » Depuis la rencontre avec cette région à l'adolescence, n'ayant jusqu'alors pas quitté sa famille, Aline reviendra chaque année, seule puis avec son mari en vacances à [B]. Ils achèteront une maison « du camping amélioré » et quelques années plus tard, elle reprend avec son fils une auberge en vente dans la même commune « pour le sauver de problèmes de drogue », sauver son couple et se rétablir de multiples problèmes de santé.

Si dans ces cas, la famille du migrant n'a pas d'enracinement local, des familles de substitution ont pu jouer ce rôle.

- La socialisation au lieu, pour Patrick, (26 ans, présent depuis 10 ans dans cette région, travaux agricoles saisonniers), par exemple, s'est réalisée au cours de son adolescence, quand il venait en vacances chez un ami d'école, originaire de la région. Élève par sa grand-mère italienne qui « parlait français à sa façon », « mes parents ne s'occupaient pas de nous, franchement, ils avaient pas du tout le temps de s'occuper de nous parce que la restauration, à ce moment, ils prenaient pas de vacances, ils ouvraient tous les dimanches, ils avaient des dettes ». Patrick a mobilisé ce lien amical solide, la famille de son ami devenant une référence, « c'est un bon, un très bon copain d'enfance et les parents aussi, je les connais depuis l'âge de 10 ans ».

Pour un nombre non négligeable de migrants, tout se passe comme si, cet espace, espace de migration parmi d'autres, était devenu « espace fondateur » parce qu'ils y ont vécu, adultes, des événements biographiques importants (formation de couple, naissance d'enfant, etc.). Ce lieu, investi dans le passé ne fait pas partie de l'histoire familiale mais de l'histoire individuelle. Leur présence passée a été suffisamment longue pour que se tissent des relations sociales localement, que s'y inscrive une partie de leur histoire. Ce lieu est devenu à son tour « espace fondateur » relativement aux autres lieux³. Dans nombre de cas, l'activité professionnelle prolonge, modifie à la marge l'activité antérieurement pratiquée.

- Maryse, par exemple est venue avec son mari vers 1980 suite à une proposition d'installation d'un « comité de survie » de la commune [A], parue dans *Libération*⁴. Tous deux sont originaires du Pas-de-Calais. Après quelques années de mise en valeur d'une exploitation, le couple se sépare. Maryse quitte la commune, s'installe dans une grande ville à une centaine de kilomètres et reprend son métier d'éducatrice qu'elle avait abandonné pour être agricultrice. Elle revient de temps en temps le week-end dans la maison que son conjoint lui a laissée. Dans son travail, on lui propose un poste de responsabilité, elle décline l'offre, « après réflexions » et s'installe de nouveau à [A] encouragée par un ami qui lui n'a pas quitté la commune. Il faut ajouter que

3. Les éléments nous manquent sur le contexte de la première migration dans ce lieu notamment quand le moteur de cette migration était le conjoint. Dans quelques cas, faute d'avoir rencontré le membre du couple moteur de la migration, nous n'avons pu comprendre le choix du lieu.

4. Nous n'avons pas réalisé l'entretien auprès du membre du couple « moteur » de la migration. Maryse ne sait pas ce qui a pu conduire son mari à vouloir venir ici plutôt qu'ailleurs.

Maryse ne retourne pas dans sa région d'enfance (elle entretient des rapports tendus avec son père), et que, par son intermédiaire, plusieurs de ses frères et sœurs se sont installés à [A] ou dans des communes environnantes, que sa fille souhaite s'installer également à [A] avec un projet « d'accueil d'enfants ». Finalement, les liens actifs de Maryse se concentrent dans cet espace.

Annick s'était déjà installée à [B] il y a une dizaine d'années avec son ami. Ils avaient rejoint une communauté mettant en valeur une exploitation agricole qui se situait à une centaine de kilomètres de sa famille d'origine. Après quelques années, le couple se sépare, elle part vivre au Vietnam pendant trois ans avec son jeune fils. À son retour, elle prend en gérance une auberge à une cinquantaine de km de chez ses parents. L'auberge est mise en vente mais Annick ne peut l'acheter. Elle rencontre un nouveau conjoint, construit un projet d'installation d'accueil en milieu rural et d'exploitation agricole, et vient s'installer dans la commune [A]. En devenant agricultrice, elle reprend la profession de ses parents mais aussi l'activité exercée lors de sa première installation. Elle retrouve « d'anciennes connaissances » qui, comme elles, étaient parties puis revenues.

La possibilité de transformer en « lieu de référence » un lieu indépendant de son histoire familiale, un lieu hors « géographie familiale », dépend de ce qui est vécu certes mais également de sa redéfinition dans les cadres de la vie future. Quelques migrants âgés de plus de 40 ans font de ce lieu de vacances commun, un lieu d'installation. Ce lieu cristallise d'autres liens (amicaux, familiaux même si la famille réside à l'autre extrémité du département).

UN LIEN PLUS RÉCENT À L'ESPACE RÉCENT D'ARRIVÉE

Pour un peu plus du quart des migrants enquêtés, le lien à l'espace de migration n'est pas porteur de passé. Le plus souvent, cet espace est découvert par l'intermédiaire d'un ami, d'une connaissance, qui les loge durablement ou le temps de trouver un emploi peu qualifié. À leur arrivée, les migrants sont plus jeunes (moins de 30 ans) célibataires ou leur entrée en couple est récente, sans enfant. Ils ont rarement occupé un emploi qualifié, ont souvent interrompu leurs études, ils n'entretiennent que peu ou plus de relations avec leur famille d'origine. Sans véritables attaches affectives, dotés d'un réseau relationnel actif limité, sans exigence professionnelle particulière, ils sont disposés à vivre différentes expériences. « Je suis venu par hasard, moi rien ne me retenait ailleurs [...] c'était pas un projet du tout médité [...] je n'avais pas de statut [...] je suis venu aider une copine à déménager et j'y suis resté » (homme, 43 ans, sans emploi au moment de l'enquête, résidant dans la région depuis une quinzaine d'années). « Je traînais dans le métro à Paris, j'ai rencontré quelqu'un dans un bistrot, quelqu'un que je connaissais, il m'a dit de venir ici » (chômeur, 38 ans, vivant dans un squat depuis deux ans).

Les connaissances ou amis qui les conduisent à s'installer dans cette région ne sont pas originaires du lieu. « On travaillait aux Deux-Alpes, donc on était licencié de l'endroit où on travaillait [...] et bon il fallait qu'on trouve quelque chose et on a des amis à Lyon qui ont de la famille ici, qui venaient de s'installer là donc ils nous ont proposé de venir voir la région et puis voilà, ça s'est fait vraiment du jour au lendemain, on est venu là comme ça » (mère au foyer 32 ans élevant ses enfants en bas-âge et conjoint animateur de radio). Les représentations du lieu, la présence d'emplois agricoles saisonniers, des logements à bas prix les confortent dans leur choix. Incontestablement, la présence de migrants favorise l'arrivée de nouveaux migrants qui, même sans intention de s'installer durablement, peuvent néanmoins y rester de nombreuses années.

Quelques migrants ont rejoint la région par le biais d'une annonce⁵. Ils sont plus âgés que les précédents, ils ont tous exercé une activité professionnelle (éducateurs, animateurs...), ils sont arrivés en famille très souvent avec des enfants et avec peu de moyens économiques. Sans véritable projet

5. Nous n'avons pas interrogé les deux membres du couple donc nous ne pouvons affirmer que, dans tous les cas, ces migrants n'avaient aucun lien passé avec la région.

construit⁶ mais décidés à « partir », ils sont à l'affût de propositions d'installation dans le monde rural. Ils sont attendus, ils viennent sur « demande » : « [...] On est arrivé en fait, pas du tout par hasard, on est venu sur demande » (couple d'agriculteurs pratiquant de l'accueil à la ferme). Ces propositions, si elles offrent un domaine d'activité et un logement, laissent une marge d'autonomie « on est tombé sur une annonce où la municipalité de [A] et d'autres personnes très motivées [...] proposaient un projet d'accueil d'enfants en difficulté sachant que la mairie pouvait mettre à disposition un logement mais tout le projet était à construire » (mère de famille, conseillère en économie familiale avant la naissance de ses enfants, conjoint gardien d'immeuble).

La réponse à une annonce peut parfois être l'occasion de s'installer quelque part, même si le projet ne se réalise pas. C'est le cas d'Yvette, 38 ans, qui venait juste d'arriver à [B], au moment de l'enquête, par le biais d'une annonce offrant la possibilité de « faire une table d'hôte avec jardin pédagogique » passée dans la revue *Les 4 saisons du jardinage*. Originaire de Normandie, elle a connu de multiples déménagements suivant son conjoint, éducateur. Éducatrice également, elle s'est arrêtée de travailler depuis une dizaine d'années pour élever leurs deux enfants. Après son divorce, elle part avec ses enfants 6 mois en Thaïlande « faire le point » et à son retour suit une formation d'agrobiologie. Yvette qui finalement n'a pas été retenue pour le projet est restée pendant deux ans dans une commune voisine de [B], occupant des emplois saisonniers avant de repartir.

Un seul migrant est arrivé suite à la réponse à une offre d'emploi « classique » correspondant à sa qualification (chargé d'étude) sans autres liens. Les quelques migrants qui se sont installés suite à l'achat d'une exploitation agricole (un couple) ; d'un restaurant (un migrant), d'une maison (aménagée en gîte par exemple) connaissaient ce lieu préalablement (lieu de vacances récent, présence de membres de la famille dans le département, de connaissances, etc.).

Ces liens divers à l'espace d'arrivée, articulés à des histoires individuelles diverses, des situations professionnelles, familiales/conjugales variées qui ont précédé et accompagné la migration génèrent des aspirations sociales, des stratégies différenciées en matière de sociabilité.

Liens à l'espace et sociabilités locales

Schématiquement, les migrants, sans lien à la région, arrivés par le biais d'une personne de leur réseau de relations investissent moins dans la vie locale, gardent un réseau qui ne s'étend guère au-delà de celui de leur connaissance. C'est le cas également des migrants venus par annonce. Au contraire, quand l'espace est fondateur, la tendance est à la recherche d'une vie locale, au développement d'un réseau localement situé. S'il est possible d'établir une relation forte entre type de liens à l'espace d'arrivée et manières de l'investir, d'y tisser des relations sociales, c'est avant tout parce que ces types de liens renvoient à des caractéristiques sociales et des positions dans le cycle de vie différentes.

Dans notre échantillon se trouvent rassemblés des migrants arrivés à différents moments de leur cycle de vie (nos enquêtés ont entre 24 et 54 ans), présents depuis plus ou moins longtemps (de 1 an à près de 20 ans de présence cumulée), différents par leur origine sociale... Ces éléments sont à prendre en compte puisque l'on sait que selon le cycle de vie, la trajectoire sociale, le sexe et le milieu social, la densité et la composition des réseaux relationnels (Bidart, 1996) connaissent d'importantes variations. Un jeune migrant célibataire, venant de quitter l'école n'est pas inscrit dans le même tissu relationnel qu'un couple dont les deux membres travaillent dans des sphères d'activité différentes, ayant des enfants mariés, une famille élargie importante etc.

Mais c'est davantage la manière de considérer la migration (qui recouvre en partie, pas systématiquement, les liens à l'espace) soit comme une migration durable voire le terme d'une trajectoire migratoire ou comme une étape parmi d'autres possibles, qui semble différencier les stratégies relationnelles et de sociabilité, les usages du territoire. L'identité locale est souvent moins intense dans le cas de migration pensée comme une étape parmi d'autres, le sentiment d'appartenance

6. L'élaboration d'un projet suppose d'avoir des conditions d'existence qui permettent de se projeter dans l'avenir. Pour les couples rencontrés, ces conditions n'étaient pas réunies.

moindre. Parce qu'il s'agit d'un processus, certaines migrations, pas forcément envisagées comme le terme d'un parcours migratoire, le deviennent alors que d'autres pensées comme stables voire définitives peuvent être remises en question.

UN LIEU D'INSTALLATION DURABLE

La migration est d'autant plus souvent pensée comme durable ou définitive que les migrants sont plus âgés, que le projet a été construit avec leur conjoint (les migrants viennent souvent de s'engager dans une nouvelle vie de couple) et qu'ils n'ont plus de liens matériels avec leur espace de départ, ayant investi l'intégralité de leur capital économique dans cette installation.

Pour autant, ces migrants ne constituent pas un groupe homogène et si tous affirment « vouloir s'intégrer » tous n'investissent pas dans les mêmes dimensions de la vie sociale. Schématiquement, alors que certains mettent l'accent sur la réussite professionnelle, d'autres privilégient la « qualité de vie » et « les relations amicales ».

Nous pouvons prendre deux exemples de couples de migrants présentant un ensemble de caractéristiques communes (arrivés à peu près à la même période, d'âge voisin, 45 ans, familles recomposées, installation dans la même commune avec achat d'une maison) pour montrer que les expériences passées, les milieux sociaux, la pente de la trajectoire (ascendante, descendant ou stable) produisent d'importantes différences dans les manières de s'inscrire dans le territoire, dans les stratégies relationnelles.

- Ginette, enseignante-chercheuse dans une école d'agriculture et Pierre, chargé d'étude, ont mis sur pieds un projet d'installation, projet qui se veut « à la fois agricole avec de l'accueil, de la formation, une espèce de complexe, un peu synergique, inséré dans une dynamique locale ». Tous deux ont une « revanche » à prendre, aussi bien professionnelle que conjugale : « On s'est assez planté comme ça. » Ils ont gardé des liens avec leur milieu professionnel antérieur qui indirectement leur sert de stimulant : « Y'en a aussi qui sont un peu jaloux en disant ouais moi j'aurais bien aimé faire ça [...], mon directeur de département, il cherche des noises depuis qu'il sait que je m'installe parce que lui c'était son projet et qu'il n'est jamais passé à l'acte. » Quand la réussite professionnelle est centrale pour le migrant, toutes les relations locales lui sont annexées : « Notre ambition, c'est d'être aussi un des moteurs du développement dans la région. » Il s'agit alors d'éviter toute assimilation aux expériences d'installation les plus fréquentes dans la région. « J'aimerais pas que notre projet ait cette image un peu baba [...] ça fait bricoleur, ça traîne des images négatives c'est comment dire, c'est plutôt, j'ai envie d'être vraiment insérée parce qu'on a envie vraiment, on est très militants du développement, mais on pourra pas bosser avec les agriculteurs si on trimbale des images comme ça parce que les agriculteurs sont très traditionalistes quand même. » Des liens sont tissés avec les responsables de coopératives, avec les élus. Les initiatives locales, susceptibles d'être intéressantes pour le projet sont prises en considération tout comme celles qui peuvent entrer en concurrence. Pour maintenir leur niveau de vie antérieur, ils continuent à assurer des missions de consulting à l'extérieur de la région, tant que leur activité ne dégage pas suffisamment de revenus.

- Martine, institutrice dans l'enseignement privé, et Gérard, employé dans une association d'aide à domicile, ont décidé de s'installer dans cette région où ils passaient leurs vacances depuis leur rencontre, tissant au cours de ces séjours, des relations amicales avec les propriétaires du gîte : « On a connu des amis mais jamais des relations aussi fortes [...] pas avec la même intensité. » Martine et Gérard mettent sur pied un projet d'accueil en gîte, achètent une maison à [B], qu'ils restaurent dans ce but. Ils tissent des relations locales aussi bien du côté de certains « autochtones » que des certains migrants, échangeant des services, s'invitent. Si, à leur arrivée, leur réseau amical coïncidait avec celui de leurs amis, il s'est aujourd'hui diversifié grâce à leur installation dans une commune voisine. Martine a été invitée à se présenter aux élections municipales par un voisin, issu d'une vieille famille d'agriculteurs.

Ceux qui avaient déjà un passé dans cet espace développent des stratégies pour « être acceptés » et se défaire de l'ancienne place qu'ils avaient prise et/ou qui leur était réservée.

• Maryse, par exemple, arrivée à la fin des années 1980 avec son mari pour mettre en valeur une exploitation agricole, suite à une proposition d'installation d'un « comité de survie » de la commune [A], dit avoir des difficultés à se défaire de « la figure du hippie » depuis qu'elle est revenue seule. « Nous on était les hippies, oui on n'était pas originaire de là, on faisait pas comme tout le monde on mettait en place des trucs un peu abracadabrants, pour les gens d'ici donc on était les hippies, et je crois que ça restera un peu. » Très impliquée dans la vie municipale par le passé avec une vie relationnelle locale foisonnante centrée sur les nouveaux résidents, elle garde aujourd'hui ses distances, se « protège ». Suite à son divorce, elle a retrouvé des anciens amis devenus résidents temporaires et compte davantage sur ses frères et sœurs qui sont venus s'installer dans la même commune et aux alentours.

Pour « être acceptée », dit Aline qui passe du statut de résidente secondaire à celui de permanente depuis l'achat d'une auberge, il faut « leur » laisser le temps de nous observer : « Y'a pas eu de clans vraiment formés si vous voulez et ça évolue tellement, moi je vois au niveau de nous et de l'auberge et au niveau personnel les relations ont évolué de manières extraordinaires en un an donc c'est pas parce que ça se fait très vite que c'est bien, aussi faut quand même laisser le temps aux gens d'évoluer, de vous regarder de savoir s'ils en ont envie aussi, y'a pas que moi qui peut en avoir envie. » C'est parce qu'elle a intériorisé l'image d'une commune attirant des « marginaux », image qu'elle souhaite voir disparaître, qu'Aline s'oblige à ouvrir son auberge, même si, pendant l'hiver, elle reste quinze jours sans voir personne : « On ne fait pas un commerce comme ça, en marge, c'est pas possible, je peux pas supporter que des gens viennent de communes environnantes, pour manger chez moi et leur dire vous avez pas réservé, je suis désolée on fait pas ça ou alors on n'en vit pas. »

Même si les migrants pensent leur installation comme définitive, ils ne parviennent pas toujours à développer les relations locales qu'ils escomptaient. Les échecs professionnels successifs, leurs difficultés relationnelles les conduisent à s'isoler. S'ils ne repartent pas, c'est parce que les liens qu'ils avaient dans leurs anciens lieux de résidence se sont distendus.

• C'est le cas par exemple de Bernadette qui, après avoir utilisée sa maison comme résidence secondaire, s'y installe avec son mari pour en faire « un lieu de vie pour handicapés » et qui résume ainsi son expérience : « On connaissais donc comme les gens en vacances, c'est pas du tout la même chose que quand on y habite ça je persiste, je continue à voir comment on accueille ceux qui viennent en vacances et comment on est accueilli quand on est permanent, où quand on est permanent, on est vu on n'est pas eux parce qu'on n'est pas natif d'ici et on n'est pas en vacances on est là, on prend un petit peu de leur bien moi je dis la France elle est à tout le monde elle est à celui qui fait vivre l'endroit où il vit mais ça c'est pas très bien accepté alors on est là mais sans regret hein le parcours est comme ça, [...] on est très mal accueilli [...], c'est sûr de prime abord comme ça, ils vous accueillent bonjour bonsoir, ils parlent un petit peu s'ils sont intéressés ils vont continuer mais si aucun intérêt ben nous, on n'est pas riche comme, tout ça, on ne les intéresse pas, donc ils nous utilisent quand ils ont besoin sinon ils nous laissent de côté, [...] quand j'ai pris le magasin, on aurait dit que j'avais volé je ne sais pas qui pour l'acheter c'était pas possible que je puisse acheter le magasin et ils ont cherché tout ce qu'ils pouvaient dire, des choses pas fondées, absolument pas fondées pour me mettre plus bas que terre ça a été très très dur » (accueil d'handicapés puis gérante d'une supérette. Son mari, éducateur, assure des remplacements dans l'est de la France).

Quand la migration est envisagée comme durable voire définitive, des efforts sont déployés sinon pour tisser des relations au niveau local, au moins pour éviter les rapports conflictuels. Pour autant, il ne s'agit pas, pour ces migrants, de passer inaperçus. Ils sont tous en attente de considération et de reconnaissance sociale. Les plus démunis (économiquement, en termes de compétences professionnelles et en termes de relations sociales) s'indignent du manque d'attention qui leur a été accordé lors de leur installation, « personne n'est venu nous voir, personne pour nous encourager » (restaurateur, en conflit avec la municipalité pour des raisons sanitaires).

C'est parce que lieu et la représentation qu'ils s'en font contribuent à les définir socialement, parce que leur identité locale est intense que des migrants s'organisent pour contrôler les représentations qui

sont véhiculées sur leur commune. Ils peuvent, par exemple, lutter individuellement contre les images de « hippies » en montrant leur professionnalisme et en réussissant économiquement ou collectivement, en répondant par voie de presse à un article paru dans un journal local à propos de leur commune et de leur école présentée comme « accueillant des enfants de familles en difficultés », « qu'il n'y a pas plus de gens à problèmes ici qu'ailleurs mais que, en tout état de cause, la vie y est plus dure ».

Leur appartenance au lieu revêt différentes formes qui se conjuguent, attachement aux paysages, au climat, à une partie de leur histoire... L'attachement le plus important, pour ces migrants, est fondé sur le sentiment d'appartenance à un « groupe » quelle que soit sa composition, son étendue. Quand ils ne parviennent pas à « s'intégrer », leur attachement au lieu s'affaiblit considérablement.

UNE INSTALLATION ENVISAGÉE DANS LA DURÉE

Les migrants pour lesquels ce lieu de migration n'est pas, a priori, considéré comme un lieu d'installation durable s'avèrent très différents du point de vue de leurs caractéristiques sociales. Plus jeunes, disposant de peu de ressources économiques, ils s'inscrivent dans le réseau relationnel de la personne qui les a conduits vers cet espace, bénéficiant de la nature et du volume du capital social de ses membres.

Quand le réseau est visible, ils héritent dès leur arrivée des représentations qui lui sont associées. Ainsi, Patrick a intégré le réseau relationnel de son ami constitué de jeunes « faisant des petits boulots, des travaux champêtres », qui régulièrement « vont faire un tour » et reviennent toujours dans la région. Ce réseau dont les personnes ne se connaissent que par les prénoms, s'il est rassurant « c'est convivial, on se retrouve sur le marché » n'apporte guère de soutien au nouvel arrivant : dépourvus de moyens économiques et de compétences professionnelles, les soutiens qu'ils peuvent attendre de leurs pairs sont limités ; au plus, ils s'hébergent quand ils reviennent après « avoir fait un tour » d'un ou plusieurs mois. Mais parce que ce réseau de jeunes, sans emplois stables, « un peu squatters » est bien identifié, il leur est difficile de se débarrasser des représentations d'instabilité professionnelle qui leur sont d'emblée attribuées : « eux, je n'en veux pas, ils ne tiennent pas la route, j'ai besoin de collaborateurs sur qui je peux compter » (imprimeur, arrivé une première fois en 1975, parti puis revenu au début des années 1980).

À l'inverse, quand le lien mobilisé n'introduit pas le migrant dans un réseau localement situé et que ce dernier n'a pas de liens actifs par ailleurs, il lui est difficile de « faire des rencontres » : Florence est arrivée par le biais d'un poste de maître auxiliaire pour 6 mois. Elle avait aussi une amie infirmière avec laquelle elle n'a plus guère de relations depuis qu'elle est venue la rejoindre. Son activité professionnelle ne lui permet pas d'être véritablement prise en considération par ses collègues, (hiérarchiquement en position inférieure et en poste pour peu de temps) et ses efforts pour participer à des activités collectives (cours de yoga) ne lui ont toujours pas permis d'établir des « relations de confiance ». Elle vit dans une grande solitude, « j'habite ici, je suis donc quand même pas mal isolée, c'est vrai que plus ça va, plus je deviens sauvage ».

L'indétermination concernant leur avenir, ne favorise pas la recherche de liens institutionnalisés ; ils sont peu présents dans la vie municipale par exemple (Deschenaux et Laflamme, 2004). Nombre de ces migrants qui n'avaient pas de projet d'installation durable vivent parfois depuis de longues années dans cet espace sans pour autant envisager de rester. Avec le temps, les liens extérieurs à ce territoire, souvent peu nombreux, se délitent et ils n'ont guère de ressources pour tenter ailleurs une nouvelle installation. Quand les supports de relations disparaissent, (éloignement géographique, disparition d'activités communes), les relations tendent à se déliter.

Conclusion

L'analyse des liens à l'espace de migration a permis de montrer que, contrairement aux représentations communes et à celles spontanément évoquées par les migrants eux-mêmes, socialement divers, le choix d'un lieu d'installation dans l'espace « rural isolé » ne relève pas du hasard. Les liens

qui s'inscrivent dans l'espace d'arrivée sont de natures diverses mais leur force tient à la place qu'ils représentent dans une configuration de liens que le candidat à la migration peut, à un moment donné, mobiliser pour sortir d'une situation difficile. C'est ce qui permet de comprendre, par exemple, que la rencontre fortuite avec une connaissance peut conduire à une migration pour un individu en rupture de ban social tout comme une longue socialisation au lieu durant l'enfance.

Si les rapports au lieu de migration ne sont pas équivalents, leur variation relève moins de la nature du lien qui conduit le migrant dans cet espace qu'à la position du migrant dans le cycle de vie et à ses caractéristiques sociales : ainsi, un rapport « amical » peut conduire un nouveau couple de 45 ans à la migration avec achat d'une maison et création d'une activité alors qu'il va permettre à un jeune de trouver un lieu « pour se poser » après un long périple à travers le monde en occupant des emplois temporaires.

De multiples facteurs agissant dans des temps différents et à des niveaux distincts ont des effets sur la manière dont les migrants investissent le lieu, faisant varier l'intensité de l'identité locale et le sentiment d'appartenance. Une analyse plus fine et plus systématique des sociabilités locales, de leurs modifications au cours du temps, des effets sur les pratiques et les valeurs, de la manière dont les liens au territoire sont transformés en ressources serait nécessaire pour rendre compte de leur dynamique.

Cette approche, sans prétention statistique, montre l'intérêt d'appréhender les phénomènes migratoires en considérant les trajectoires des migrants (avec notamment les installations successives dans un même espace) et les liens existants entre eux. Pour une part, les mouvements migratoires se nourrissent eux-mêmes, indépendamment de politiques volontaristes. La prise en compte de l'histoire locale, par les occasions d'attachement d'une population nouvelle qu'une région offre, permettrait de mieux comprendre les raisons pour lesquelles certaines zones rurales continuent à perdre de la population alors que d'autres, aux caractéristiques voisines, en gagnent.

Bibliographie

- BIDART (C.), 1997. – *L'amitié, un lien social*, Paris, La Découverte, 402 p.
- BONVALET (C.), 1993. – « Proches et parents », *Population*, n° 1, p. 83-110.
- CASTEL (R.), 1999. – *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 809 p.
- DEBROUX (J.), 2003. – « La dynamique complexe des migrations d'actifs vers l'espace rural isolé », *Espaces et Sociétés*, n° 113/114, p. 215-233.
- DECHENAU (F.), LAFLAMME (C.), 2004. – « Participation sociale et mobilité géographique : gage d'une insertion professionnelle de qualité ? », *Lien social et Politiques*, RIAC, 51, printemps 2004, p. 39-48.
- ELIAS (N.), 1993. – *Qu'est ce que la sociologie ?*, Paris, L'Aude, coll. « Pocket », 222 p.
- GOTMAN (A.), 1999. – « Géographies familiales, migrations et générations », dans BONVALET (C.), GOTMAN (A.), GRAFMEYER (Y.), (dir.), *La Famille et ses proches. L'aménagement des territoires*, Paris, PUF/INED, coll. « Travaux et documents », p. 71-84.
- KAYSER (B.), 1989. – *La renaissance rurale, sociologie des campagnes du monde occidental*, Paris, Armand Colin, 316 p.
- ROSENTAL (P.-A.), 1990. – « Maintien/rupture, un nouveau couple pour l'analyse des migrations », *Annales ESC*, n° 6, p. 1403-1431.
- WEBER (F.), 1989. – *Le travail à-côté*, Paris, INRA/EHESS, 212 p.
- ZEHAOUI (A.), 1996. – « Processus différentiels d'intégration au sein des familles algériennes en France », *Revue Française de Sociologie*, XXXVII, p. 237-261.